

Cora Aguerre

Effets de l'analyse *

J'ai choisi ce titre qui, pour moi, s'inscrit dans « Les paradoxes du désir », thème de nos Journées internationales 2014.

Je m'interroge sur les effets, sur ce qui change, sur ce qui reste, sur ce qui a été touché et sur le désir « du » psychanalyste comme produit de l'analyse.

Juan del Pozo, dans son travail « Transmission et lettre » publié dans le numéro 3 de *Pliegues*, parle de la transmission et de son importance pour que se poursuive la psychanalyse. Il s'appuie sur l'expérience analytique et sur le désir qui en émerge, qui n'est plus soutenu grâce à l'expérience analysante et qui s'éprouve – et se prouve – *via* la transmission qui cause et produit l'École. La passe est ce qui permet de nouer un réel rencontré dans l'expérience analytique. Dans la passe se noue le singulier de l'expérience propre avec le collectif de la communauté d'École.

Parler suppose que quelqu'un écoute. Les formations de l'inconscient peuvent se produire mais elles passent inaperçues, elles se perdent, s'il n'y a pas un psychanalyste qui tend l'oreille.

Par ailleurs, le « ça parle » exige l'écriture. C'est ainsi que nous pouvons dire que le psychanalyste doit lire à l'oreille, comme j'ai entendu le dire par Lydie Grandet, AE de l'EPFCL. La conception qu'a Lacan de la parole et de la cause implique que la parole prenne effet d'écriture. C'est pour cela que ce qui se déchiffre dans la parole sous transfert permet que quelque chose s'écrive. Le réel d'un sujet au début de la cure n'est pas le même que celui rencontré à la fin de la cure.

Si nous mettons en perspective les fins de l'analyse et la passe, cela suppose aussi que nous fassions un effort d'élaboration et de transmission au-delà de la sortie de l'analyse, comme analyste de sa propre expérience. Cela pour que l'expérience de l'analyse ne tombe pas dans l'oubli et prenne des effets épistémiques dans la communauté.

Ce point est présent dans les témoignages de ceux qui se sont présentés à la passe. Le moment de l'émergence du désir de l'analyste peut être la fin de l'analyse pour quelques-uns, la sortie du dispositif pour d'autres, et le désir de se présenter à la passe comme pur désir de transmission, sans calcul. Parfois la conclusion de la cure se produit pendant la procédure de la passe, parce que dans la passe s'articulent le possible, ce qui peut passer, le contingent en jeu dans l'expérience, le nécessaire en tant que c'est « ce qui ne cesse pas de s'écrire » et l'impossible, la limite du dire, « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ». Ces quatre modalités s'articulent dans l'expérience de la passe et produisent des effets sur le passant, les passeurs, les membres du cartel de la passe et dans la communauté.

Chacun transmet dans la passe, de façon singulière, ce qui a été son expérience, mais si quelque chose passe c'est bien ce qui touche au réel et qui a trait à ce qui pour un sujet a changé définitivement, ce qui est une expression forte, catégorique, et qui parfois se transmet et impacte les membres du cartel.

Comment donner des preuves de ce qui a changé, de la transformation subjective qui a pris effet dans la façon de vivre le pulsionnel ? À la fin, il ne s'agit pas tant de l'inconscient que du devenir du symptôme. Chacun a son style de transmission et sans doute la meilleure boussole est de suivre sa voie singulière au-delà des différentes conceptions de la fin de la cure sur lesquelles, selon les époques, on met l'accent.

Il y a deux points très importants qui se jouent à la fin. L'un d'eux est la traversée du fantasme, première coupure, chute de l'objet et destitution subjective. Dans le fantasme s'articulent réel, symbolique et imaginaire. S'en décoller, le traverser, est une opération qui produit une secousse, une déstabilisation certaine, car il se produit alors la chute de l'objet et la séparation d'avec l'Autre.

La deuxième opération est l'identification au sinthome, qui serait un nouveau mode de retrouver une stabilité, un appui, cette fois sans l'Autre bien qu'avec les autres, dans un lien nouveau fondé sur l'altérité et la différence. Si le sinthome est le plus singulier du sujet, l'identification au sinthome produit la différence absolue, l'altérité. Une façon particulière, singulière de s'arranger dans la vie mais pas sans les autres.

Un troisième point est en jeu, qui est la question du désir « du » psychanalyste, la façon dont il se met en jeu dans la clinique et dans la communauté. Il y a un désir de transmission qui se met en œuvre dans l'École et qui conduit à nous responsabiliser et nous engager. Nous constituons l'École,

nous faisons École. Quelque chose nous attrape, ce n'est pas quelque chose de pensé, de réfléchi, c'est le désir mis en jeu dans la communauté d'École.

Dans l'analyse, l'abondance verbale se réduit : au début, il y a beaucoup à dire ! Lorsque l'analyse progresse il y a moins à dire, les dits se réduisent, le versant de l'objet est plus présent et les séances plus denses, l'inertie devient manifeste.

L'analyse rend possible le deux, elle nous donne un partenaire qui répond. De fait c'est quelque chose qui s'entend dans le dire de certains sujets au début de la cure : « J'ai peur d'être accroché », et il est certain qu'il y faut une accroche forte, nécessaire pour qu'il y ait analyse. Il y a des moments d'inquiétude, d'inertie et cependant nous poursuivons notre expérience d'analysant. L'angoisse nous saisit lorsque nous nous interrogeons pour entreprendre l'aventure d'une psychanalyse.

Ce qui nous conduit à l'analyse et qui nous fait la poursuivre, c'est le symptôme, ce qui nous fait question. L'entrée en analyse et son parcours ouvriront à la fin ; et la fin donne un désir inédit. Le désir de l'analyste implique d'accepter d'occuper la place de semblant d'objet qui cause le sujet. Ce désir, produit de la cure, n'est pas un désir pur, il prend racine dans le sinthome singulier de chacun. Il y a un réel en jeu dans la formation de l'analyste et c'est avec lui qu'on intervient.

En 1975, un mois avant la rédaction de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », Lacan s'adressa aux universitaires et psychanalystes des États-Unis. Il leur demanda comment ils étaient devenus analystes, comment ils en étaient venus à ce que l'on peut appeler leur « job ». Il posa cette question de façon insistante et commença à répondre pour lui-même. Dans la « Préface », nous trouvons une allusion au grain de sable qu'il apporta à la peste freudienne en s'intéressant au « cas Aimée ».

Lacan raconte aux Américains qu'il devint analyste autour de trente-cinq ans, l'année 1936. Il y explique de quelle façon particulière et atypique il devint analyste. Il fait référence à sa thèse de doctorat sur la paranoïa d'autopunition : *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, en disant qu'au moment où elle fut écrite, il était ingénu, et qu'il croyait que la personnalité était quelque chose de facile à appréhender. Mais il précise qu'il ne donnerait plus ce titre, parce qu'il ne pense pas que la psychose ait quelque chose à voir avec la personnalité. Il affirme : « La psychose est un essai de rigueur. Dans ce sens je dirais que je suis psychotique. Je suis psychotique pour la seule raison que j'ai toujours essayé d'être rigoureux ¹. »

Dans sa thèse il appliqua le freudisme sans le savoir. À la fin de ses études de médecine, il commença à recevoir des fous et à s'entretenir avec eux et se dirigea vers Freud, qui parlait dans un style qu'il adopta du fait de ses contacts avec la maladie mentale. Ce fut sa rencontre avec Freud.

Dans cette même conférence, Lacan introduit un autre élément très important. Il dit que la découverte freudienne de l'inconscient est la découverte d'une sorte de savoir, noué au matériel du langage qui colle à la peau de chacun par le seul fait qu'il est un être humain, et à partir duquel on peut expliquer comment il a plus ou moins bien réussi à s'adapter à la société. Il signale aussi combien il est surpris de voir jusqu'à quel point nous ignorons comment nous finissons par trouver notre lieu, ici ou là, sans réfléchir, parce que nous sommes animés, poussés par quelque chose, ce qui permet d'expliquer comment quelqu'un peut, plus ou moins bien, se soutenir en société. C'est-à-dire qu'ici il fait référence au sinthome et à la façon dont chacun s'arrange avec lui.

Il affirme que l'inconscient est structuré comme un langage, mais il ajoute : « Avec une réserve : ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge au départ chez l'être humain. » Il poursuit un peu plus loin, se référant aux sujets dont nous nous occupons : « Parfois ils ont conservé la mémoire d'un premier langage, différent de celui qu'ils ont fini par parler ². »

Il revient ensuite au temps d'avant sa thèse pour dire qu'il s'est intéressé à la médecine parce qu'il supposait que les relations entre homme et femme jouaient un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains. Il ajoute ensuite que, progressivement, il se vit poussé à s'intéresser à ceux qui ne pouvaient pas faire avec ce défaut, avec ce qui n'allait pas. Il s'intéresse à la psychose parce que la psychose est une sorte de faillite pour ce qui concerne la réalisation de ce que nous appelons l'amour.

Lacan s'interroge ensuite sur ce qui ne va pas, sur l'impossible du rapport sexuel, sur ce réel dont il dit aux Américains que c'est « la fin de la vérité, la vérité vraie ³ ». Et il conclut que l'amour y supplée mais pas pour tous. Les autres, ceux pour qui l'amour ne fait pas suppléance, se distinguent par leur travail de rigueur et par les travaux d'écriture : les écrits de sa patiente Aimée auxquels il s'intéressa, ceux de Schreber qui avaient déjà retenu l'attention de Freud, et ceux de ses autres patients. L'écriture qui permet de cerner le réel a eu du poids dans son devenir analyste.

Freud, quant à lui, s'était intéressé à l'hystérie et son approche était sérieuse, il ne recueillait pas des écrits, il écoutait. Il passait beaucoup de temps à écouter. Ce qu'il écoutait le conduisit à lire qu'il y avait un

inconscient et aussi à écrire sur celui-ci à partir de ce qui l'interrogeait, ses trouvailles comme ses impasses.

Une question, une inconnue, un désir mis en jeu pour les deux, qui cause et qui se transmet. Chez Freud, nous trouvons la question du père et de la féminité, chez Lacan la question du rapport sexuel qu'il n'y a pas, ce qui ne fait pas rapport entre les parlêtres et le sexuel. Ce qui fait question est ce qui se présente comme trou, comme énigme. La question qui nous trouble et qui nous anime a à voir avec ce qui, pour chacun de nous, fait sinthome et nous conduit à l'analyse.

Dans cette même conférence, renouvelant sa question : « Comment quelqu'un se décide à s'autoriser comme analyste aux USA ⁴ ? », Lacan dit qu'il aimerait avoir une idée de ce qui correspond là-bas à ce qu'il a mis en place dans son École, la passe. Il explique que « la passe, ça consiste en ce que, au point où quelqu'un se considère assez préparé pour oser être analyste, il puisse dire à quelqu'un de sa propre génération, un pair – pas son maître ou un pseudo-maître – ce qui lui a donné le nerf de recevoir des gens au nom de l'analyse ⁵ ».

Dans le parcours analytique, nous rencontrons la dimension de lecture des formations de l'inconscient, l'inconscient du côté du symbolique et de l'imaginaire ; mais à cette dimension de l'inconscient s'ajoute le versant de la jouissance qui était déjà dans Freud dès le début. L'élément pulsionnel est un élément que nous trouvons dès le début de la clinique freudienne. Dans son parcours, cet élément est bien repéré et, à mesure qu'il avance dans ses recherches, Freud postule des concepts tels que la réaction thérapeutique négative, le masochisme primordial, la résistance, la pulsion de mort, etc. Dans le texte *Inhibition, symptôme et angoisse*, il témoigne d'un revirement important à propos du symptôme. Il fait l'hypothèse de l'incorporation du symptôme au moi – en particulier dans la névrose obsessionnelle –, et déjà le symptôme est présenté comme mode de satisfaction.

Dans l'analyse nous misons sur la présence de ce qui se répète, ce qui nous assure que ce n'est pas évanescent, ce qui se poursuit au-delà de la fin de la cure et que nous pouvons repérer comme ce qui vise un réel. Réel et écriture sont nécessaires pour pouvoir penser l'expérience analytique. L'expérience analytique n'est pas seulement une expérience de lecture, de déchiffrement, d'élucidation de l'inconscient. C'est une expérience qui permet l'écriture. La nouveauté de ce qui peut être écrit suppose un changement à l'endroit de la satisfaction. Ce qui est en jeu dans l'expérience analytique c'est une satisfaction pulsionnelle et la question qui se pose au sujet est bien de savoir comment réussir un nouvel arrangement de la jouissance.

Dans cette même conférence, Lacan déclare : « Une analyse n'a pas à être poussée trop loin ; quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez. » Il dit cela après quarante ans de pratique clinique.

« C'est dans le *motérialisme* de *lalangue* que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme », nous dit Lacan dans la conférence de Genève sur le symptôme. Dans celle de Yale, il formule la même chose autrement : « Je proposerai que ce qu'il y a de plus fondamental dans les soi-disant relations sexuelles de l'être humain a affaire avec le langage, en ce sens que ce n'est pas pour rien que nous appelons le langage dont nous usons notre langue maternelle. » Dans l'analyse il s'agit de pouvoir subjectiver les premières expériences du sujet dans lesquelles *lalangue* – en un seul mot – intervient avec les soins du corps, les scènes de jouissance dans les soins du corps, dans la relation avec la mère.

La parole fait effraction dans le vivant et y fait trait. C'est grâce à l'écrit que la parole fait trou. Le sujet est noué à la jouissance du corps, c'est la thèse du séminaire *Encore*. Il y a un nœud entre l'être de jouissance, le symbolique et l'imaginaire. Les signifiants s'incarnent dans le corps, c'est pour cela que Lacan dit dans ce séminaire que « le signifiant est cause de jouissance ». La question de la causation du sujet est le mode par lequel le signifiant a pris forme dans le corps du sujet et y a déterminé sa jouissance. La dimension de la répétition qui obéit à ce qui ne cesse pas de s'écrire et qui prend appui de cette marque dont nous parle Lacan dans la « Conférence de Genève » configure le symptôme. Il y a ce qui est écrit, ce avec quoi l'on doit faire, la marque, il y a aussi les points que l'on extrait et qui permettent de faire autre chose avec cette marque.

Déjà, ne plus être au service de l'Autre, je le disais en commençant, fait coupure. Ce qui produit la séparation c'est la rencontre avec la faute de l'Autre qui s'écrit. Il ne s'agit pas seulement qu'elle ait été entrevue, il y faut l'inscription de la castration de l'Autre. Lorsqu'elle apparaît, dans le même mouvement, la castration du sujet est évidente. Un trou impossible à boucher apparaît, la castration cesse de ne plus s'écrire et elle s'écrit. L'impuissance fait place à l'impossibilité. C'est cela qui permet le passage au réel, à l'expérience de la limite, de ce qu'il n'y a pas.

Alors chute le deux, il reste le Un tout seul de la marque, le trait qui se répète. La séparation produite par la chute de l'objet permet un changement en ce qui concerne ce qui satisfait dans ce qui se répète. Ce qui insiste et qui ne produit pas le même ; de nouvelles résonances se produisent. Ce qui s'inscrit produit alors des effets. Lacan le dit de diverses manières :

« L'analyse fait de la castration sujet » ; « L'hystérique ne se vit castrée qu'à partir de l'analyse. »

Cette inscription change la relation du sujet au désir. Les défenses deviennent vaines, inutiles. Si la castration s'inscrit, il est possible de passer du désir insatisfait dans l'hystérie, du désir impossible dans la névrose obsessionnelle, au désir réalisé.

Mais ce qui est aussi en jeu dans ce qui s'écrit, c'est la possibilité d'assumer sa position sexuée et l'identité sexuelle. Passer du Tout phallique au *pas-tout*, avoir rapport au *pas-tout*, qui fait trou dans la relation entre les sexes. L'inconscient langage lui seul écrit le phallique, répond avec le phallus, par du un, le même d'un côté comme de l'autre. Le semblant côté homme et côté femme fonctionne pour attirer le désir de l'autre mais ne permet pas de se constituer une identité sexuelle.

Pour pouvoir passer au *pas-tout* phallique il faut pouvoir passer par l'expérience de jouissance qui implique un réel. Sur ce point, Lacan va au-delà de Freud ; à l'impasse freudienne, il répond par l'impossible à écrire le deux qui rendrait possible le rapport sexuel, ronde entre les sexes, moitié d'orange. Il n'y a pas cela, il y a un impossible du rapport sexuel et la solution est d'atteindre le réel du sujet par le sinthome.

Ce qui fait la différence au niveau sexuel c'est le sinthome en tant qu'il oriente la relation à l'Autre sexe. Les sinthomes de fin d'analyse ne peuvent pas être des symptômes sans partenaire. Il y a une relation au sinthome qui inclut la relation au partenaire à partir du plus singulier du sujet.

Pour Freud, l'amour était toujours narcissique. Mais pour Lacan, il y a à la fin de la cure la possibilité d'un nouvel amour de sujet à sujet, qui accepte l'altérité. Albert Nguyên, dans un travail qu'il présentait aux Journées internationales à Rome en 2010, parlait de la rencontre possible entre deux jouissances sinthomatiques.

Cette faute, ce trou, fait symptôme de façon singulière pour chaque parlêtre. Nous qui avons été conduits à nous intéresser à la psychanalyse, à nous analyser, à recevoir des analysants, nous ne pouvons pas négliger de nous demander ce qui nous a conduits à occuper cette place de semblant d'objet, encourageant le risque fou de nous situer comme objet, pour être déchus lorsque se termine l'opération analytique.

Pouvoir s'interroger, rendre compte de notre parcours, de ce qui a changé, de ce qui reste, du nouveau, ne doit pas nous conduire à croire que nous pouvons rendre compte de tout. De ce *pas-tout* rencontré à la fin de la cure – *pas-tout* ne peut s'élucider – il reste à la fin quelque chose de la marque, du sinthome qui s'entr'aperçoit, mais *pas-tout* ne peut en être dit.

Concernant le désir de l'analyste, l'expérience d'avoir atteint le réel à partir de l'impossible, de la chute du fantasme, de la contingence dans la vie, ouvre l'horizon, permet de ne pas voir toujours la même chose ; cette expérience permet aussi de faire avec l'élan que donne le savoir de ce que, à partir de la cure analytique, quelque chose de la satisfaction, du noyau de jouissance d'un sujet, peut se modifier.

Évidemment que cela aussi est un pari ! Mais chacun de nous qui sommes sûrs que, pour lui, quelque chose a changé radicalement, met son grain de sable pour que la psychanalyse, dans la marge, continue à vivre et, à partir de son travail, donne vie, fasse exister l'École.

Bibliographie

- J. del Pozo, « Transmission et lettre », *Pliegues*, n° 3.
 J. Lacan, « Conférence à la Yale University », 24 novembre 1975.
 J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme », 1975.
 S. Aparicio, « La buena hora del síntoma », intervention dans le cadre du séminaire d'École itinérant, 28 octobre 2011.
 A. Nguyễn, « Mystère, mister, mi-s'taire », *Revue Champ lacanien*, n° 9.
 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975.

Mots-clés : Désir, jouissance, passe, désir de l'analyste

* [↑](#) Contribution au séminaire d'École « Elles du désir », à Rodez, le 2 décembre 2013.

1. [↑](#) J. Lacan, « Conférence aux universités nord-américaines », dans *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, p. 9.
2. [↑](#) *Ibid.*, p. 13-14.
3. [↑](#) *Ibid.*, p. 16.
4. [↑](#) *Ibid.*, p. 8.
5. [↑](#) *Ibid.*, p. 15.